

Comme après

Matthieu Mégevand

récit



un endroit où aller
ACTES SUD

COMME APRÈS

DU MÊME AUTEUR

LES DEUX AVEUGLES DE JÉRICHO, L'Âge d'homme, 2011.

CE QU'IL RESTE DES MOTS, Fayard, 2013.

LES LUEURS, L'Âge d'homme, 2016.

LA BONNE VIE, Flammarion, 2018.

LAUTREC, Flammarion, 2019 ; J'ai lu n° 13 201.

TOUT CE QUI EST BEAU, Flammarion, 2021.

MATTHIEU MÉGEVAND

Comme après

RÉCIT

un endroit où aller
ACTES SUD

À Élise et Marin

*Moi, misérable humanité !
Qui pour m'arracher à la mort, celle du
corps vivant ?*

Épître de Paul aux Romains 7, 24
(traduction de Frédéric Boyer).

POCHE gonflée de liquide rouge, incarnat, cinabre, rubis, poche enflée de matière visqueuse et mauve qui dégoutte par une tubulure transparente jusque dans la veine. L'outre est accrochée à une potence en acier et balance mollement, je vois la solution luire de reflets pourpres étranges, une goutte après l'autre ça fait ploc, ploc, ploc, du tuyau jusqu'au cathéter puis dans le pli de mon coude, ploc, ploc, ploc, la mixture se vide en moi, elle brûle les parois veineuses, mon bras chauffe, se contracte, je dis j'ai mal, moins vite, une main diaphane vient alors tourner la minuscule molette, la remonte vers le haut, ça fait ploc... ploc... ploc, comme une horloge ralentie, c'est plus supportable et toutes les demi-heures on rince ma veine avec du sérum physiologique pour apaiser la brûlure.

Je suis sur un fauteuil, pas tout à fait allongé, plus vraiment assis, mon corps tire un trait diagonal entre le sol et le ciel, mes bras sont tendus en avant, posés sur de gros accoudoirs, les paumes tournées

vers le ciel comme pour supplier. Des femmes drapées de blanc errent entre les fauteuils, apparaissent, disparaissent, j'ignore si ce sont des goules ou des anges, elles sourient et apportent un coussin pour soulager une crampe, offrent une tasse de thé ou une friandise, échangent en chuchotant des paroles énigmatiques, leurs regards sont doux et lointains, elles s'affairent, je respire leur parfum pour m'assurer qu'elles existent.

Autour de moi il y a des spectres malingres et décharnés, des vieillards dégingandés, livides, courbés qui geignent ou réclament de l'aide, qui somnolent ou lisent le journal, dont les peaux flétries sont pareillement transpercées de fines piques reliées aux mêmes poches de peinture, ces liquides jaunes, orange, rouges et visqueux qui sont leur seul espoir et les retiennent comme moi prisonniers. Ils me jettent parfois un regard, s'interrogent sur ma présence, craignent ma rencontre ; mon jeune âge leur est défavorable car si la foudre doit frapper ce sera plutôt sur eux que sur moi, pensent-ils, la logique voudrait m'épargner à leur détriment, s'apeurent-ils, je suis une chance qui leur sera ôtée, calculent-ils ; mais la foudre pas plus que la chance ne s'occupent de leur crédulité ou de leurs calculs.

Alors, dans une petite salle ouatée par la peur, nous attendons. Parfois un demi-dieu passe la porte. Il est grand, ténébreux, nonchalant mais précis,

déambule d'un fauteuil à l'autre, salue, reconforte, d'un geste balaie une angoisse, d'une parole délivre d'une crainte. Sa toge blanche est immaculée, son teint hâlé, ses mains fermes, sa voix comme celle d'un oracle, et tous, autour de lui, nous faisons cercle. Son savoir doit nous délivrer du mal. Nous l'écoutons. Prions pour qu'il nous adresse un regard, s'arrête à notre hauteur, touche notre peau, se penche sur notre sort, et mieux encore : nous dispense l'une de ses heureuses prédictions. Alors, la tête courbée, anxieux, dociles, nous nous inclinons, remercions d'une voix chevrotante, prions pour que la prophétie se réalise et nous rédime. Et puis le grand mage s'en va, modeste, lumineux, il poursuit son chemin parmi les damnés et nous laisse macérer dans les jus polychromes.

Je m'impatiente mais ne montre rien. M'apeure sans piper mot. Un proche se tient à mes côtés, il est droit ou assis, il a les traits tirés ou inquiets, ce qui se mélange à mon sang l'interpelle, est-ce le poison ou l'antidote, ploc, ploc, ploc, le sirop carmin se vide et mon visage change peu à peu de couleur : il s'échauffe d'abord, rougeoie comme un feu, les joues enflées, le nez tissé de couperose comme après un repas copieux ou arrosé ; puis, presque aussitôt, la flamme s'éteint, la peau s'engrisaille, de la braise à la cendre je suis gris, fatigué, gris qui tire vers le vert, c'est qu'il ne reste plus qu'une pochette à

dissoudre et un ultime rinçage avant de pouvoir rentrer chez moi.

Le proche soupire, remet son manteau, fouille dans son sac, remercie à voix haute en priant que le ciel l'entende, je garde la tête basse, on me retire l'aiguille, me caresse doucement l'avant-bras, je dis à dans deux semaines en pressant un petit tampon contre ma peau pour empêcher le sang de goutter, je demande de ne pas le scotcher pour éviter que des poils ne s'y collent, une douleur en moins, même infime, cela compte, tout est silencieux, froid et silencieux comme dans un temple. Je me lève, marche jusqu'aux toilettes, pousse le verrou, l'urine coule et a pris cette couleur rouge d'aniline, je pisse interminablement, arrose l'émail de la cuvette, ça sent le désinfectant et le vinaigre.

Puis je salue de loin, me faufile entre les corps, précipite mon départ, fuir avant que les spectres ne m'agrippent, me retiennent, me considèrent pour de bon comme un des leurs.

Pour quitter le grand bâtiment il faut traverser de larges couloirs aux sols en caoutchouc, dans la lumière pâle des plafonniers, partout croiser des potences, des lits à roulettes, des tubes, des machines, des tissus albâtre, des silhouettes affairées, d'autres avachies ou inconscientes, des bips soudains, de gros monte-charges qui oscillent du haut vers le bas, s'ouvrent et se ferment, déversent leur

cargaison d'ombres et d'enturbannés, à gauche des couloirs, à droite d'autres couloirs, il faut suivre la même ligne colorée en évitant les râles et les gémissements. Mais qu'est-ce donc ici : quel lazaret, quel purgatoire, pourquoi cela souffre-t-il, craint, implore, suppure, déchoit-il entre chaque mur, dans chaque alcôve, devant chaque télévision, pourquoi tout cela pleure et s'apeure-t-il, supplie pour être ailleurs, n'en revient pas d'en être là, enfermé, atteint, exclu du domaine des vivants.

Je suis la ligne de couleur, descends des étages, traverse un grand hall, m'enfuis sans une seule fois me retourner, une porte coulissante s'ouvre et me rend provisoirement au monde.

«un endroit où aller»

Comme après

C'est ce pour quoi j'écris, leur dis-je. Ce pour quoi je lis. Écoute. Regarde. Ce que la maladie a peut-être laissé de plus bénéfique. Me foutre de tout ce qui ne compte pas *vraiment*. S'en tenir à la vibration.

M. M.

Matthieu Mégevand est né à Genève en 1983. Il est écrivain, auteur de plusieurs livres, notamment d'une trilogie parue aux éditions Flammarion, La Bonne Vie (2018), Lautrec (2019) et Tout ce qui est beau (2021). Il se consacre désormais entièrement à l'écriture.

DÉP. LÉG. : MARS 2024
18,50 € TTC France
www.actes-sud.fr

ACTES
HUBERT
NYSSSEN
EDITEUR **SUD**

ISBN 978-2-330-18959-4



9 782330 189594